

Les mains

Pierre Vadeboncoeur

Volume 27, Number 5 (161), October 1985

L'hypothèse Dieu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60411ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1985). Les mains. *Liberté*, 27(5), 92–100.

PIERRE VADEBONCŒUR

LES MAINS

André Belleau nous demande des articles dont le point de départ ou d'arrivée serait Dieu ou n'importe quoi d'autre de provoqué par l'idée de Dieu ou son contraire. Enfin c'est ainsi que j'ai compris ses quelques lignes dans une lettre. Je présume qu'il veut faire sortir ce que chacun a dans les tripes au sujet de ce qu'on appelle Dieu, ne fût-ce, comme on voudra, que pour se débarrasser de cet Omniprésent et le nommer pour l'éconduire.

Ce n'est pas un sujet. En tout cas ce n'est pas un sujet d'article. Je suppose que l'on devine pourquoi. Alors que faire? Dans mon cas, une improvisation, un test, ou ce qui me passerait par la tête, et que voici, pour lequel je crois de mon intérêt de demander un peu d'indulgence. Au sujet d'un monde auquel je pense d'ailleurs beaucoup, je n'ai pu, pris de court, qu'improviser.

Les idées «intellectuelles» deviennent de plus en plus pour moi de simples véhicules que je charge au besoin de me transporter ici, là, où je pourrais prendre une connaissance sensible de quelque chose. Mais de plus en plus je les tiens elles-mêmes pour du matériel mort, dont je me débarrasse aussitôt. Pour moi les systèmes ne sont plus rien, et les idées spéculatives, plus grand-chose. Depuis plusieurs années je me libère, par un mouvement sans cesse le même. La direction en est toujours pareille: le cérébral, délaissé — malgré ce que je laisse paraître. Cela se vérifie à

chaque moment, même dans ma démarche intellectuelle, qui ne cesse pas pour autant mais qui se subordonne. Je consens tout à fait à cette orientation spontanée vers ma gauche. Je regrette seulement qu'elle ne soit pas encore plus décisive. Incliner. Saisir. Ne pas nécessairement comprendre. Car il y a une connaissance superlative dans et au terme de l'appropriation proprement dite. Pour moi, la connaissance ne se trouve pas au bout de l'intelligence. Elle résulte plutôt de l'appréhension réalisée par d'autres moyens, aveugles, ressemblant au sens du tact, permettant de connaître par une sorte de contact en effet.

Un bon exemple d'idée «intellectuelle» est à mon sens l'athéisme. C'est une idée pure: elle est, par définition, dénuée de tout contenu expérimental, elle ne relève aucunement d'une constatation ou rencontre même rudimentaires. L'athée n'a rien senti, rien vu, rien touché, rien possédé, ni cru voir, sentir, toucher ou prendre. L'athéisme est essentiellement idéologique.

Je n'ai que faire d'une proposition abstraite, que je puis d'ailleurs retourner à volonté comme un gant. La vérité seule pourrait à mes yeux justifier l'athéisme, mais où est la vérité? Donc son idée ne m'est d'aucun usage, pour rien, pas même pour me dire qu'une chose est ou n'est pas, ni pour fixer les termes d'une vérité, voire d'une simple hypothèse, que je pourrais aimer comme un objet intellectuel, pour le plaisir. C'est bien plutôt moi qu'elle fixerait dans un dur préjugé et fixerait tout court. Cela ne m'intéresse pas. Au reste, c'est en partie pour des raisons intellectuelles que l'intelligence spéculative me semble devoir être quelque peu négligée. Voilà ma caution, peut-être. L'athéisme, à mon gré, n'a pas de champ.

Comment s'étendre alors de son côté? De toute façon, l'univers n'a certainement pas de limites précisément posées sur la ligne ultime de mes (nos) moyens de vérification. Ceux-ci dessinent une ligne tout aussi imaginaire que la frontière du Canada. Ce serait bien extraordinaire si les choses commençaient de ne pas exister sur cette borne, une borne aussi

proche que le village de Lacolle! Je ne puis retenir pareille idée. Elle me paraît aussi primitive que celle qui faisait croire que, la terre étant plate, les navires qui arrivaient au bout étaient précipités dans l'abîme. Je ne vois pas de bornes dans les limites de notre esprit mais au contraire une sorte de preuve (par l'absurde) que l'intelligence commence là plutôt, une sorte de preuve que le réel, notre réel, s'étend par-delà incommensurablement. On ne m'enfermera pas. On ne m'enfermera pas en particulier par une idée, ce qui serait particulièrement ridicule.

Je réclame de l'espace pour imaginer et par là reproduire analogiquement ce qui est par-delà ce que l'on sait ou même par-delà ce qu'on pourrait savoir. Je ne suis pas loin de croire que tout ce que l'art suggère d'une manière occulte et indéfinissable — vraiment *tout* ce qu'il dit incompréhensiblement — existe de quelque manière substantiellement je ne sais où. Voilà une simple figure? Peut-être. Mais elle dit à sa manière, l'art dit à sa manière que tout commence à peu près à l'horizon et que rien ne s'y termine, ce qui est bien le contraire de ce que veut l'esprit positif. J'ai le sens et le besoin de ces espaces. La supposition et le crédit, toute l'ampleur de supposition, tout le crédit qu'on peut leur consentir, ne sont pas de trop pour indiquer, d'ailleurs très pauvrement, les mesures seulement rêvées de l'être véritable, le bonheur seulement évoqué, seulement appelé par un nom, de ce qui Règne.

L'image de l'espace est trop principalement fournie d'ailleurs par le cosmos physique, par son vide, par son insensibilité, qui nous font automatiquement penser à un tout qui serait aveugle et sourd.

Je prétends qu'il y a continuité des réalités, de part et d'autre de l'extrême frontière où peuvent atteindre nos pouvoirs de connaissance, de sorte qu'au-delà commenceraient la suite ou le prolongement de ce qui existe de ce côté-ci, sans brisure, sans essentiel dépaysement. Je pense que même la parole, la même mais plus libre, les émotions, les mêmes aussi mais multipliées, les savoirs, les mêmes toujours mais in-

comparablement plus allongés, la conscience, mais libérée de sa pénible étroitesse, traversent aussi cette frontière qui nous paraît tout, qui ne serait rien. Il semble beaucoup plus difficile de nier que d'incliner à croire qu'un au-delà intelligent et passionné existe. Je pense qu'il y a cette continuité, ce prolongement du même par le même, sans quoi il faudrait admettre que notre regard dessine la configuration de l'univers et que tout s'arrête où nous voyons que l'œil s'arrête. Telle limite serait absurde et proprement impossible.

Je crois que tout passe la cloison librement, *sauf précisément l'apparence*. C'est l'apparence qui serait l'exception, la seule exception à cette loi de continuité. Il y a peut-être la même disproportion entre la portée de notre regard et la profondeur réelle de toutes choses, qu'il y en a entre notre force personnelle et celle de l'univers.

L'apparence joue constamment le rôle d'écran. Or, nous nous faisons fort de penser qu'elle a raison, quoi qu'en dise la science. La science, comme le commun des mortels, croit à son insu que les apparences ont raison. Elle constitue son tout sur l'apparence. L'anti-métaphysique scientifique, qui commence du reste à dater considérablement, choisit, paradoxalement *par méthode*, l'apparence comme seul champ du savoir. Le scientisme aboutit de cette façon à l'anti-scientisme. Il prétend, il est vrai, départager le vrai du faux dans l'apparence et il le fait dans une certaine mesure grâce au discernement et à des moyens restreints, mais l'apparence seule délimite le domaine où il demeure pour lui légitime de faire ce partage. Ce qui est au-delà des apparences est laissé dehors. Ce qui est scellé est exclu. C'est ainsi que l'apparence fonde l'athéisme, et ce n'est pas du tout l'inverse qui lui sert de fondement. Voilà un renversement du préjugé banal, du préjugé vieilli qui veut que l'apparence, ou l'illusion si l'on préfère, soit le domaine par excellence de la pensée non positive. Ce qui appartient à l'esprit positif, c'est seulement l'apparence, à la fois pour ce qu'il en éclaircit et pour ce qui lui reste obscur — à lui. Au fond, il s'en tient à un

immense postulat, quelquefois partisan: seul ce qui paraît, en vrai, en faux ou en douteux, doit être considéré.

Je ne pense pas que la voie rigoureuse qu'il emprunte puisse lui permettre de s'approcher jamais de ce qui est — de s'en approcher existentiellement ou autrement. Ou alors il faudrait qu'il se tînt lui-même pour un moyen parmi d'autres, ceux-ci peut-être même contraires à ses méthodes et à ses convictions.

Je ne prétends pas avoir raison, mais enfin cet esprit-là est peu le mien, bien que je pourrais aisément l'acquérir moyennant deux ou trois concessions sur les exigences du vrai, car il est simple. Voilà une outrecuidance, car c'est d'ordinaire à la science positive qu'on reconnaît ce qu'on appelle une exigence. Mais ceci illustre une fois de plus l'exclusivisme de ses méthodes. Ce qu'il a fait de mieux, qui est en même temps ce qu'il a fait de pire, c'est de délimiter ses moyens de connaissance et, par voie de conséquence dirait-on, le champ tenu par lui pour le réel et le champ du connaissable. On ne peut pas sortir de là autrement qu'en en sortant.

J'apporterai ici une drôle d'image. Je connais par la vie directement tant de choses qui ne me sont pas venues dans la tête après contrôle ni méthode appliquée; tout, en vérité, presque tout. Des quantités énormes de connaissances ne me sont jamais passées par l'esprit, même furtivement. Ceci est d'ailleurs un lieu commun. Ce serait comique et bien fâcheux si, ne vivant pas, quelque machine qui serait moi faisait un inventaire de ses connaissances présentes ou possibles en excluant l'ensemble inouï de ce que mon corps sait sans avoir demandé la permission, et en excluant au surplus ce que mon cœur, toujours surpris par l'inconnu qui l'assaille ou le séduit à chaque moment, apprend malgré lui sans le moindre commencement de méthode ni de conscience claire. Cet homme vidé et mécanique, bien ajusté et méthodique, serait devant mon univers humain comme le positiviste devant l'univers que nous examinons ici par rapport à son point de vue. Il n'aurait rien su avant tout. Il ne

se permettrait pas non plus d'apprendre éventuellement quelque chose à son corps défendant. Il n'accorderait rien d'avance aux viscères, au toucher, aux raccourcis ambigus du physique aussi bien qu'à ceux qu'opèrent parfois la joie, le cœur, et même l'illumination. En somme, il ne saurait à peu près rien de ce qui nous est nécessaire, humains, et il se ferait fort d'être pourtant celui qui est apte au contraire à comprendre, grâce à la méthode. Il ne saurait pas ce que c'est qu'une rencontre. Il n'apprendrait rien innocemment, c'est-à-dire comme un imbécile, ce qui est pourtant nécessaire, et sans quoi, à coup sûr, on reste obtus. Et si l'explication du monde devenait tout à coup extrêmement simple, par l'apparition non d'un savoir intellectuel mais d'une figure ou bien par le surgissement d'un fait parfaitement inattendu, notre schématique abstrait se révélerait aussi parfaitement inapte à tomber d'évidence sur cette figure ou sur ce fait ou sur ce personnage ou sur cette certitude — aussi parfaitement inapte, dis-je, que l'esprit répétitif.

C'est assez grave. Avec lui, nous ne sommes pas entre des mains. Nous dépendons d'un code étroit. Celui-ci ne peut rien, bien entendu, pas même être appliqué pour les fins en vue desquelles on le croit fait. La réponse à tout cela est évidemment qu'au contraire il y a des mains. C'est la seule raisonnable. C'est qu'elle n'est pas que rationnelle. Il doit y avoir des mains. C'est ce que je me dis quand je souhaite saisir quelque chose. Mais où sont ces mains, c'est une autre question, évidemment. Elle ne m'importe pas absolument, d'ailleurs, puisque je cherche.

Se poser obstinément et pour tout de suite la question de savoir où est quelque chose, c'est le bon moyen de glisser et d'aboutir à l'idée selon laquelle il n'est pas quelque part, voire qu'il n'est pas. Cela fait une bonne et robuste négation, qui se tient par sa propre vertu d'idée claire. L'idée est claire en effet. Ceci ou cela n'est pas: un sujet, un verbe, un attribut sous-entendu, parfaitement nets, matière parfaitement circonscrite d'une négation (ou d'une affirmation, ce qui reviendrait au même). Mais c'est la pro-

position qui est claire, ce n'est pas du tout la chose elle-même. Dieu existe, Dieu n'existe pas: c'est le concept qui est clair, ce n'est pas la réalité qu'il prétend exprimer.

L'une ou l'autre proposition m'importe peu. Ce que l'on «pense», ce que je «pense», ne m'importent pas beaucoup, car cela ne va pas très loin. Dieu existe, Dieu n'existe pas, cela peut retomber n'importe quand. N'empêche que pratiquement et parce que j'ai des mains chercheuses, je tiens qu'il existe quelque chose. Le problème du continuum, que je mentionnais plus haut, se présente en particulier pour la conscience, car pourquoi de la conscience en-deçà des Grandes Montagnes et aucune au-delà? Qu'est-ce qui justifierait ou simplement expliquerait cette négation? Pourquoi ce que nous voyons ici de lumineux serait-il antithétique par rapport à un ailleurs qu'on dirait par conséquent ténébreux mais que nous ne voyons même pas? Nous ne voyons pas même positivement l'obscurité là où n'est pas notre jour, ce qui ne nous empêche pas d'affirmer qu'elle existe. L'œil à ce sujet ne témoigne pas, c'est l'idée qui témoigne. Mais c'est un témoignage tautologique. Rien n'est rien, assure celui qui a mis ce rien quelque part avant de commencer à le décrire par le même. On peut tourner autrement et dire que l'idée témoigne au lieu et place du sujet, lequel n'a qu'à recueillir ce témoignage et à le resservir. Pour ce qu'il vaut.

Je ne veux pas tellement savoir ce que l'on dit et je risque moins ainsi d'attraper des mots comme des virus. Car, tandis qu'on palabre et qu'en palabrant on se fâche, je, vous, ne cessons pas de vivre, et il se trouve que la vie, le besoin, l'émotion, l'âme, le physique, ne sont pas comme la raison: ils ne décrètent pas que tout finit abruptement au bout de leur course comme cela arrive si souvent au raisonnement, qui a tendance à clore le discours avec une période, et la réalité avec un point final. Le point final d'un long désir est plutôt un point de commencement. Selon la vie, selon l'être, la vie et l'être se continuent plus outre. Je ne crois pas futile ce préjugé qu'ils ont.

Je suis quelque peu partisan des opinions de la vie plutôt que de celles des raisonneurs. Ce n'est même pas un choix intellectuel. Les premières sont des opinions dont on ne voit pas le bout et, de plus, elles ne divisent pas. Elles ne divisent que les raisonneurs, qui du reste se diviseraient de toute façon. Quoi qu'il en soit, il est constant que le regard divinatoire plonge sans arrêt et avec un souverain désir là où il n'y a rien à voir. Si cela n'est pas par exemple ce que fait l'œil, le grand œil aveugle de l'art, si insistant, si sûr, je ne veux plus rien savoir de rien. Car il m'importe de soutenir au moins par l'interrogation, par une interrogation égale à son objet, par une interrogation qui ne retombe pas plus que cet objet que voici: l'inlassable interrogation de l'art énigmatique. Quelle étrange persistance que celle de l'art! Elle n'a jamais cessé, elle se poursuit toujours, entêtée d'une visée qui ne peut être à mon avis que le commencement d'une vision, commencement cependant toujours contraint.

Toutes choses vont plus loin que la raison. La raison se termine là où le regard s'arrête, tandis que le reste ne finit pas là où on le perd de vue, — au contraire. Tout s'appuie sur l'obscur, excepté la raison claire — et même elle! Il faut faire une énorme confiance à ce qui se passe sans nous et sans le concours du plus petit début d'une connaissance intellectuelle possible. Tout a lieu, pendant que la raison se traîne comme un céphalopode. Parfois, chez quelque anormal de la vision, se produit un éclair, qui n'est pas pensé mais subi et indéniablement vu. André Frossard. Maurice Clavel. Je suppose que l'événement arrive; je suppose qu'il y a, dans le monde, des événements. Je n'attends rien de plus, non sans doute pour moi mais pour ce qui existe de conscience. Je n'attends rien de plus que les universelles surprises du Fait, devant toutes les raisons imaginables — et pour l'honneur du vrai, lui-même perdu par la raison. Il me suffit de penser ainsi. Je n'ai pas besoin d'être favorisé, car qui suis-je en fin de compte? Je ne désire que reconnaître tout. L'intelligence est archi-compro-

mise avec la raison. La raison est archi-compromise avec la bêtise, même au sommet de l'échelle. L'émotion qui arrête devant l'idée le sens de ce qu'elle-même porterait bien plus loin que l'idée tue l'émotion. Nous nous détruisons dès notre premier doute métaphysique. Toute spéculation sur un univers mort tue. Tuer quelque chose dans l'invisible, c'est tuer quelque chose dans le visible. Rien ne doit être refermé en nous par une idée, ou alors c'est nous-mêmes que nous emprisonnons. Tout doit rester ouvert. C'est ce que l'âme demande, ou alors elle est déjà à moitié morte.